

Zeitschrift:	Die Schweiz = Suisse = Svizzera = Switzerland : officielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweizerischen Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.]
Herausgeber:	Schweizerische Verkehrszentrale
Band:	41 (1968)
Heft:	1
Artikel:	"Polenta grassa"
Autor:	Zoppi, Giuseppe
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-776554

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'appariement des dames et des cavaliers qui prendront place sur les traîneaux. Viennent d'abord ceux qui possèdent en propre un traîneau à la hauteur des circonstances, le cheval et le harnachement, ce qui explique que la schlitteda est longtemps demeurée un privilège réservé aux familles aisées, à l'aristocratie qui se partageait les petites résidences de la vallée; aujourd'hui toutes les classes de la population y ont plus ou moins leur part. Pour ce qui est des couples, les premiers placés sont, comme de juste, les fiancés reconnus, puis les « promis » de notoriété publique, puis les « bons amis » notoires, à qui nul n'en voudrait de s'en aller ainsi à deux, à rénes lâchées, sous le soleil du bon Dieu de l'hiver engadinoise. Le traîneau devient ce jour-là le symbole du vaisseau de la vie où l'on s'embarque à deux pour naviguer de concert contre les vents et marées de l'existence. Ceux pourtant à qui la schlitteda promet davantage, ce sont les amoureux timides, ceux qu'un penchant inavoué entraîne tendrement l'un vers l'autre, ou ceux chez qui une sympathie naissante cherche l'occasion de se mettre à l'épreuve. C'est souvent de ces derniers, dit-on, que part l'idée première de la schlitteda. Car, depuis que le monde est monde, les amoureux transis ont toujours souhaité de se trouver à deux, en tête à tête avec beaucoup de monde ailleurs... Le oui qu'on dit à un garçon qui vous invite à la schlitteda témoigne déjà de certain penchant, de ce qu'il en faut au moins pour vivre une journée de bonheur ensemble. Aussi, le matin de la fête venue, le cavalier tient-il à paraître à son avantage. Son cheval et son traîneau galamment fourbis et parés, il se rend à la demeure de l'élu. Il y est reçu déjà avec une certaine nuance de solennité, et traité dans les formes voulues, pendant que le cortège forme la colonne sur la place. C'est un bien aimable moment que d'assister à cette matinale visite, qui forme, si l'on veut, comme le rite familier de la Présentation. Et puisque rite il y a, on peut hardiment ajouter que celui-ci remonte à quelque coutume latine, car dans ce pays d'Engadine, constamment l'héritage romain se devine. Enfin – entre-temps le disque du soleil a dépassé les crêtes – la schlitteda est prête pour le départ. La bonne moitié du village est accourue pour lui souhaiter bon voyage. Les écoliers dévorent la scène des yeux, mais « attendez seulement, un jour notre tour viendra! » Les vieux sentent remonter d'anciens souvenirs des temps où ils étaient aussi de la partie, « Mon Dieu, que c'était beau et comme c'est déjà loin! » Puis fouette cocher! En tête trotte un héraut de grand style, parfois deux, voire trois, qui donnent à l'affaire un cachet antique. Puis viennent les

traîneaux, bien serrés l'un à l'autre pour l'aller au moins, le plus souvent à un cheval, parfois un attelage à deux en tête, portant les musiciens, violon, contrebasse, flûte et clarinette, et depuis peu l'inévitable accordéon. Il y a dix ou vingt de ces traîneaux, parfois davantage, certains à quatre places, mais, par égard au dieu Amour, les deux places forment le gros de la cavane, et parmi ceux-là les vieux traîneaux à l'engadinoise pour autant que le village n'a pas trop sacrifié à la mode moderne. Sur les tout vieux traîneaux le cavalier qui conduit est assis sur une sorte de selle, et sa dame perpendiculairement à la direction de marche, les pieds appuyés à une barre. Voilà qui offre aux amoureux des combinaisons autrement aimables, autrement familiales et tendres que l'ordinaire alignment des sièges de nos traîneaux modernes. Artistement construits, les deux formes de traîneaux ont d'ailleurs fort bonne apparence; des mains prévenantes les ont pourvus de fourrures et de couvertures chaudes, tout autre ornement paraît superflu. Car la parure, ce sont les occupants eux-mêmes. Ce n'est pas pour rien que l'on conserve dans les coffres engadinois les habits et les robes de l'Empire. Les voici ramenés au jour: sur les hommes les culottes collantes, les bas blancs, les cols à pointes et les tromblons énormes; sur les femmes, les tabliers de soie, les gorgerins et les mantelets aux vives couleurs. Aux harnais tintent les grelots par douzaines, que dis-je, par centaines, scandant l'allure du cortège. Cette allure elle-même est régie par des règles sacro-saintes. Ici la colonne va son petit train en se laissant vivre joyeusement. Là soudain, piquée par un démon de tempête, elle s'emballe dans un galop d'enfer, dans un tintamarre de fous, de grelots, de huchées, de musiques. Puis de nouveau calmée, la schlitteda reprend son train de promenade confortable sous le soleil de gentiane et les caresses du soleil.

Vers midi l'on arrive à l'étape. On mange, on boit, non sans « intriguer » peu ou prou, comme on dit au carnaval de Bâle, et régulièrement une délégation de la jeunesse de l'endroit s'annonce, et l'on se sépare en se promettant de rendre la visite.

Et puis c'est le retour. Les traîneaux s'égaiillent un peu plus sur la route, tandis que les occupants du traîneau se serrent un peu plus, tant qu'ils peuvent, l'un à l'autre, en se susurrant quelque chanson à l'oreille, et, qui sait? quelque mot chargé d'avenir.

Car l'aimable schlitteda a été inventée pour l'amour. Et qui de nous, hôtes passagers de l'Engadine, ne voudrait être de la partie?

«POLENTA GRASSA»

Il capraio riporta dalla fontana il paiolo raggiante. L'ha lustrato a furia d'acqua, di terra, di sabbia. Il padrone ci versa parcamente la panna color di narciso. Poi lo sospende sopra un gran fuoco nella fornace troppo ampia.

Quando accenna a bollire, si siede sul suo sgabello, e brandisce con la sinistra il matterello polito. Con la destra, da un sacchetto aperto ai suoi piedi, attinge la farina. Ne prende poca per volta; e, tenendo il pugno semichiuso, la lascia piovere giù, a guisa di cascatella. Sotto i baffi biondi, le sue labbra sorridono di piacere; rosee come quelle di un ragazzo.

Intanto la panna sgrigliola e borbotta. Dapprima si fa bionda; poi gialla; poi intensamente dorata. Il padrone richiude il sacchetto, buttandoci su lo spago. Dalla sinistra, passa il matterello alla destra; e, chino sul fuoco che gli arde il viso e le gambe, comincia a dimenare velocemente, con lieve sforzo, la bella polenta ondosa e fragrante. Scorre essa a tondo a tondo contro il rame rovente: una sola massa lucida e compatta.

Ma io non ne posso più. Da dieci minuti ho cavato dal muro

DI GIUSEPPE ZOPPI

il mio cucchiaione rotondo. Da dieci minuti me lo passo da una mano all'altra, e lo palpo, e lo stringo. Mi sento in corpo la cupa fame dei miei giovani anni laboriosi. Quando, finalmente, il padrone, girando rapido sullo sgabello, slancia il paiolo in mezzo alla cascina, sono il primo a piantarmici innanzi e ad affondarvi il cucchiaio.

Questa polenta scotta così fieramente, che non si può mangiarla se non molto adagio. Se l'ingoi troppo in fretta, ti arde la gola e lo stomaco, come se avessi inghiottito del fuoco. Bisogna dunque aver pazienza. Bisogna tirarla su, col cucchiaio rovescio, verso gli orli del paiolo, e distenderla bene. Poi bisogna lasciar mangiare anche gli altri. Tutti e cinque si sono stretti intorno al loro caro cibo: affamati e bramosi. Hanno smesso sul colpo ogni discorso. Mangiano a cucchiaiate ben colme. Dopo pochi minuti non rimangono che le croste. Quelle se le raspa su, con grande impegno, il capraio. Le trangugia in fretta e in furia, ingordamente, senza pensare che son più rame che polenta. Noialtri ci alziamo. Infiliamo il cucchiaio fra le pietre del muro. Usciamo ad ascoltare il sole.